

étaient grands. L'indiscipline des irréguliers, qui sonnaient un chiffre important dans le corps expéditionnaire, la solde mal et même non payée, les embarras suscités par les Sciotes eux-mêmes, tout cela gênait et retardait ses opérations.

Cependant le siège de la citadelle de Scio était commencé. Toutefois, Henry d'Albaret arriva assez à temps pour prendre part aux travaux d'approche. A deux reprises, les puissances alliées enjoignirent au colonel Fabvier de cesser ses préparatifs; le colonel, ouvertement soutenu par le gouvernement hellénique, ne tint aucun compte de ces injonctions et continua imperturbablement son œuvre.

Bientôt, ce siège fut converti en une sorte de blocus, mais si insuffisamment fermé que les provisions et les munitions purent toujours être reçues par les assiégés. Quoi qu'il en soit, peut-être Fabvier serait-il parvenu à s'emparer de la citadelle, si son armée, que la famine affaiblissait de jour en jour, ne se fût répandue dans l'île pour piller et se nourrir. Or, ce fut dans ces conditions qu'une flotte ottomane, composée de cinq vaisseaux, put forcer le port de Scio et apporter aux Turcs un renfort de deux mille cinq cents hommes. Il est vrai que peu de temps après, Miaoulis apparut avec son escadre pour venir en aide au colonel Fabvier, mais trop tard, et il dut se retirer.

Avec l'amiral grec étaient arrivés quelques bâtiments sur lesquels s'étaient embarqués un certain nombre de volontaires, destinés à renforcer le corps expéditionnaire de Scio.

Une femme s'était jointe à eux.

Après avoir lutté jusqu'à la dernière heure contre les soldats d'Ibrahim dans le Péloponnèse, Andronika, qui avait été du début, voulait aussi être de la fin de la guerre. C'est pourquoi elle était venue à Scio, résolue, s'il le fallait, à se faire tuer dans cette île, que les Grecs prétendaient rattacher à leur nouveau royaume. C'eût été, pour elle, comme une compensation du mal que son indigne fils avait fait en ces lieux mêmes, lors des épouvantables massacres de 1822.

A cette époque, le sultan avait lancé contre Scio cet arrêt terrible: feu, fer, esclavage. Le capitain-pacha, Kara-Ali, fut chargé de l'exécuter. Il l'accomplit. Ses hordes sanguinaires prirent pied dans l'île. Hommes au-dessus de douze ans, femmes au-dessus de quarante, furent impitoyablement massacrés. Le reste, réduit en esclavage, devait être emporté sur les marchés de Smyrne et de la Barbarie. L'île entière fut ainsi mise à feu et à sang par la main de trente mille Turcs. Vingt-trois mille Sciotes avaient été tués. Quarante sept mille furent destinés à être vendus.

C'est alors qu'intervint Nicholas Starkos. Ses compagnons et lui, après avoir pris leur part des tueries et du pillage, se firent les principaux courtiers de ce trafic, qui allait livrer tout un troupeau humain à l'avidité ottomane. Ce furent les navires de ce renégat, qui servirent à transporter des milliers de malheureux sur les côtes de l'Asie-Mineure et de l'Afrique. C'est par suite de ces odieuses opérations que Nicolas Starkos avait été mis en rapport avec le banquier Elizundo. De là, d'énormes bénéfices, dont la plus grande somme revint au père d'Hadjine.

Or, Andronika ne savait que trop quelle part Nicolas Starkos avait prise aux massacres de Scio, quel rôle il avait joué dans ces épouvantables circonstances. C'est pourquoi elle avait voulu venir là où elle est été cent fois maudite, si on eût su qu'elle était la mère de ce misérable. Il lui semblait que de combattre dans cette île, que de verser son sang pour la cause des Sciotes, ce serait comme une réparation, comme une expiation suprême des crimes de son fils.

Mais, du moment qu'Andronika avait débarqué à Scio, il était difficile qu'Henry d'Albaret et elle ne se rencontrassent pas un jour ou l'autre. En effet, quelques temps après son arrivée, le 15 janvier, Andronika se trouva inopinément en présence du jeune officier qui l'avait sauvée sur le champ de bataille de Chaidari.

Ce fut elle qui alla à lui, ouvrant ses bras et s'écriant :

« Henry d'Albaret !

— Vous !... Andronika !... Vous !... dit le jeune officier. Vous... que je retrouve ici ?

— Oui ! répondit-elle. Ma place n'est-elle pas là où il y a encore à lutter contre les oppresseurs ?

— Andronika, répondit Henry d'Albaret, soyez fière de votre pays ! Soyez fière de ses enfants qui l'ont défendu avec vous ! Avant peu, il n'y aura plus un seul soldat turc sur le sol de la Grèce !

— Je le sais, Henry d'Albaret, et que Dieu me conserve la vie jusqu'à ce jour !

Et alors Andronika fut amenée à dire ce qu'avait été son existence depuis que tous les deux s'étaient séparés après la bataille de Chaidari. Elle raconta son voyage au Magne, son pays natal, qu'elle avait voulu revoir une dernière fois, puis sa réapparition à l'armée du Péloponnèse, enfin son arrivée à Scio.

De son côté, Henry d'Albaret lui apprit dans quelles conditions il était revenu à Corfou, quels avaient été ses rapports avec le banquier Elizundo, son mariage décidé et rompu, la disparition d'Hadjine qu'il ne désespérait pas de retrouver un jour.

« Oui, Henry d'Albaret, répondit Andronika, si vous ignorez encore quel mystère pèse sur la vie de cette jeune fille, cependant, elle ne peut être que digne de vous ! Oui ! Vous la reverrez, et vous serez heureux comme tous deux vous méritez de l'être.

— Mais dites-moi, Andronika, demanda Henry d'Albaret, est-ce que vous ne connaissiez pas le banquier Elizundo ?

— Non, répondit Andronika. Comment le connaîtrais-je et pourquoi me faites-vous cette question ?

— C'est que j'ai eu plusieurs fois l'occasion de prononcer votre nom devant lui, répondit le jeune officier, et ce nom attirait son attention d'une façon assez singulière. Un jour, il m'a demandé si je savais ce que vous étiez devenue depuis notre séparation.

— Je ne le connais pas, Henry d'Albaret, et le nom du banquier Elizundo n'a même jamais été prononcé devant moi !

— Alors il y a là un mystère que je ne puis m'expliquer et qui ne me sera jamais dévoilé, sans doute, puisqu'Elizundo n'est plus !

Henry d'Albaret était resté silencieux. Ses souvenirs de Corfou lui étaient revenus. Il se reprenait à songer à tout ce qu'il avait souffert, à tout ce qu'il devait souffrir encore loin d'Hadjine !

Puis, s'adressant à Andronika :

« Et lorsque cette guerre sera finie, que comptez-vous devenir ? lui demanda-t-il.

— Dieu me fera, alors, la grâce de me retirer de ce monde, répondit-elle, de ce monde où j'ai le remords d'avoir vécu !

— Le remords, Andronika ?

— Oui !

Et ce que cette mère voulait dire, c'est que sa vie seule avait été un mal, puisqu'un pareil fils était né d'elle !

Mais, chassant cette idée, elle reprit :

« Quant à vous, Henry d'Albaret, vous êtes jeune et Dieu vous réserve de longs jours ! Employez-les donc à retrouver celle que vous avez perdue... et qui vous aime !

— Oui, Andronika, et je la chercherai partout, comme, partout aussi, je chercherai l'odieux rival qui est venu se jeter entre elle et moi !

— Quel était cet homme ? demanda Andronika.

— Un capitaine, commandant je ne sais quel navire suspect, répondit Henry d'Albaret, et qui a quitté Corfou aussitôt après la disparition d'Hadjine !

— Et il se nomme ?...

— Nicolas Starkos !

— Lui !...

Un mot de plus, son secret lui échappait, et Andronika se disait la mère de Nicolas Starkos !

Ce nom, prononcé si inopinément par Henry d'Albaret, avait été pour elle comme un épouvantement. Si énergique qu'elle fût, elle venait de pâlir affreusement au nom de son fils. Ainsi donc, tout le mal fait au jeune officier, à celui